

P A S C A L   G A R N I E R

LUNE CAPTIVE  
DANS UN ŒIL  
MORT

*Roman*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

ISBN :

978-2-84304-465-6

N° d'édition : 465

Dépôt légal : janvier 2009

Copyright © Zulma, 2009.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen

[zulma@zulma.fr](mailto:zulma@zulma.fr)

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,

n'hésitez pas à nous écrire

ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Une poussière dans l'œil  
et le monde entier soudain se trouble.*

ALAIN BASHUNG & JEAN FAUQUE

LES CONVIVIALES,  
L'EXPERT DES RÉSIDENCES SENIORS

*Les Conviviales, c'est un nouveau concept de vie pour les retraités qui ont choisi de vivre une retraite active au soleil... En quelques mots, les Conviviales, c'est :*

UNE RÉSIDENCE CLÔTURÉE ET SÉCURISÉE

*Aujourd'hui, le premier des comforts, c'est de se sentir bien protégé et en sécurité permanente. Le gardien-régisseur logé sur place à l'année veille à la tranquillité des résidents.*

Martial compara la photo sur la couverture de la plaquette avec ce qu'il voyait par la fenêtre. Il pleuvait. Il pleuvait presque tous les jours depuis un mois. La pluie vernissait les tuiles romaines des pavillons rigoureusement identiques au crépi ocre qui tendaient devant eux leur petit tablier de pelouse vert cru, pareil à de la moquette synthétique. Des arbustes plantés comme des balais à intervalles réguliers ne produisaient en cette saison ni feuilles, ni fleurs, ni ombre. Tous les volets étaient clos. La cinquantaine de maisonnettes

s'alignaient sagement de part et d'autre d'une large voie centrale d'où rayonnaient des allées de gravillons la reliant aux habitations. Vu d'avion, ça devait ressembler à une sorte d'arête de poisson.

#### DES MAISONS DÉDIÉES AU CONFORT

*Les maisons de plain-pied permettent une accessibilité parfaite : terrasse, patio, cuisine fonctionnelle, salle de bains ergonomique, deux belles chambres...*

À part quelques meubles de famille qui n'arrivaient toujours pas à trouver leur place, Odette avait profité de l'occasion pour renouveler le mobilier et, consciemment ou pas, son choix s'était porté sur des meubles qui ressemblaient étrangement à ceux de la maison témoin qu'ils avaient visitée quelques mois auparavant. Martial n'arrivait pas à s'y faire. Tout sentait le neuf, le plastique. D'accord, c'était pratique, tout fonctionnait, mais il avait l'impression de vivre à l'hôtel. Odette, elle, colonisait les lieux avec une détermination de missionnaire. Chaque fois qu'ils allaient en ville elle ne manquait pas d'en rapporter une chose, un objet, utile ou décoratif, un tapis de bain, un vase, un enrouleur de papier toilette, une monstrueuse cigale en céramique jaune et noire... Le seul territoire qu'elle lui avait concédé était un coin du cellier pour poser son établi et ses outils. Depuis leur installation, c'est là qu'il passait le plus clair de son

temps, sous la lampe de travail, à classer par ordre de grandeur des vis, des clous et des boulons dans des petites boîtes qu'il étiquetait et empilait sur des étagères. C'était une occupation monotone mais paisible.

#### UN CLUB-HOUSE

*Le club-house de la résidence, véritable Pavillon des Loisirs, est un lieu de rencontres. Chacun aimera s'y retrouver pour discuter, jouer aux échecs, surfer sur Internet, disputer une partie de billard, prendre le thé, faire des crêpes... La secrétaire-animatrice organise dans la concertation et la bonne humeur des concours, des excursions, des sorties, des découvertes de sites, des soirées.*

Pour l'heure, il était fermé et jamais ils n'avaient rencontré ni même entrevu la secrétaire-animatrice. Pour dire vrai, Martial n'y tenait pas plus que ça. Il redoutait même l'ouverture du club-house. Il n'avait aucune envie de faire des concours de crêpes avec des inconnus.

#### UNE PISCINE CHAUFFÉE AU SOLAIRE

*Pour combiner santé et plaisir en s'offrant d'agréables moments de fraîcheur.*

Elle était vide, la piscine. Quelques centimètres d'eau de pluie stagnaient au fond.

DU SOLEIL TOUTE L'ANNÉE

*Toutes les résidences sont implantées dans le sud de la France afin de...*

— Tu parles !

Le catalogue de documentation échoua mollement sur la table basse en verre fumé dont les pieds en métal doré évoquaient des pattes de lion. Martial croisa les mains sous sa tête et ferma les yeux. Suresnes, où ils avaient vécu pendant plus de vingt ans, lui apparut comme un paradis perdu. Tant d'années à accumuler mille et une petites habitudes avec la pugnacité du Facteur Cheval pour se tisser un cocon de vie douillet, le buraliste, le boulanger, le boucher qu'il appelait tous par leur prénom, le marché du samedi matin, la promenade dominicale au mont Valérien... Et puis, l'âge venant, l'un qui s'en va prendre sa retraite dans l'Indre-et-Loire, l'autre en Bretagne, à Cannes... ou au cimetière. Le quartier avait changé, presque du jour au lendemain, on ne s'était aperçu de rien. La population aussi. Le paisible territoire s'était métamorphosé en une sorte de jardin d'enfants hystériques où ils n'avaient plus leur place. Comme Odette le harcelait depuis des mois avec cette histoire de résidence sécurisée, dégoulinante de soleil, par lassitude, il avait cédé. Ils étaient descendus visiter la maison témoin début septembre. Il faisait un temps splendide.

— Tu te rends compte, Martial, c'est comme si on allait habiter en vacances toute l'année !

M. Dacapo, l'agent immobilier, était un type très sympathique et doté d'un sacré bagout. Martial et Odette répondaient exactement au profil de propriétaires souhaité par la société immobilière. Tous deux étaient cadres retraités et disposaient d'un revenu mensuel adéquat. La vente de leur pavillon de Suresnes offrait une garantie tout à fait satisfaisante. Ils n'avaient pas d'enfants à charge ni d'animaux de compagnie. Ce n'était pas donné mais M. Dacapo avait su faire valoir les nombreux avantages de la résidence, la sécurité, surtout, clôture inviolable, caméras de surveillance placées aux points stratégiques et bien sûr le gardien-régisseur qu'il leur décrivit comme un croisement de garde du corps et d'ange gardien. Les travaux n'étaient pas encore achevés mais en décembre, leur maison serait prête à les accueillir. Bien entendu, ils avaient le temps de réfléchir, mais pas trop. Pour le week-end portes ouvertes d'une résidence semblable l'année précédente, alors que la société attendait un millier de visiteurs, il s'en était présenté trois mille !

L'affaire s'était conclue en un mois durant lequel Martial eut l'impression de vivre sous hypnose, signant des papiers qu'il ne lisait même plus, emporté par le torrent d'enthousiasme d'Odette.

Étant les premiers habitants de la résidence, ils



vivaient depuis un mois dans la solitude la plus totale. Hormis M. Flesh, le gardien-régisseur qu'ils croisaient parfois près du portail, ils ne voyaient personne. C'était un solide gaillard mais peu loquace. Il devait certainement être très efficace, mais ne donnait pas envie de lui taper sur l'épaule ni de discuter le bout de gras en prenant un verre. D'après son accent, il devait être alsacien, ou lorrain. Martial avait quand même appris de la bouche à moitié cousue du farouche cerbère qu'un autre couple devait arriver en mars ou avril.

Martial se leva et se massa les reins. Ce nouveau fauteuil ne valait rien. Il aurait dû insister pour conserver l'ancien qui, avec le temps, avait fini par épouser parfaitement la forme de son corps. Le nouveau était rembourré d'une matière si compacte qu'en le quittant on avait l'impression que personne ne s'était jamais assis dessus. Derrière la vitre, les antennes de télé qui s'amenuisaient dans une perspective infinie lui faisaient penser à des croix sur des tombes. « On s'est acheté une concession à vie... »

Du cellier lui parvint la voix d'Odette.

— Martial, qu'est-ce que tu fais ?

— Rien, que veux-tu que je fasse ?

— Viens me rejoindre au cellier.

C'était inutile de crier comme ça, la maison était bien plus petite que leur pavillon de Suresnes.

— Regarde, j'ai fait de la place pour la planche

à repasser. Faudrait que tu me poses des étagères, là, et là.

— D'accord. Faut acheter des planches, des équerres... et des chevilles, je n'en ai plus.

— On peut y aller maintenant, il est à peine 3 heures.

— Si tu veux.

— J'en profiterai pour acheter de quoi faire des confitures.

— Des confitures?... Mais tu n'en as jamais fait...

— Justement, faut bien commencer. J'ai retrouvé un vieux livre de cuisine. Maintenant qu'on est à la campagne, je vais faire mes confitures moi-même, c'est plus économique.

— La campagne, la campagne... Et avec quels fruits? En cette saison, il n'y a que des pommes.

— Eh bien je ferai de la gelée de pommes, c'est très bon.

— Après tout, si tu en as envie... Bien, je prends les mesures pour les planches et on y va.

Martial actionna trois fois sa télécommande mais le portail d'entrée demeura obstinément fermé.

— Qu'est-ce qui se passe?

— Klaxonne, M. Flesh nous ouvrira.

Au deuxième coup, dans l'éventail que formaient les essuie-glaces sur le pare-brise, ils virent le gardien, un blouson sur la tête, sautiller vers eux entre les flaques. Martial baissa la vitre.

— Bonjour, M. Flesh, je n'arrive pas à ouvrir le portail, c'est peut-être ma télécommande ?

— Non, c'est l'orage de ce matin. Ça a dû bousiller le système électrique.

— Ah...

— J'ai appelé la régie, quelqu'un doit venir cet après-midi mais je sais pas trop quand.

— Et ce n'est pas possible d'ouvrir manuellement ?

— Impossible, sécurité. Si vous avez besoin de quelque chose d'urgent, je peux aller vous le chercher, je suis garé de l'autre côté.

— Non, merci, c'est gentil. Eh bien prévenez-nous quand ce sera réparé.

— C'est ça. Bonne journée.

Ils la passèrent devant la télé comme deux enfants privés de sortie, jusqu'à leur dîner qu'ils avancèrent d'une demi-heure histoire d'en finir au plus vite. Puis, comme le programme de la soirée ne leur convenait pas, ils se couchèrent tôt. En éteignant la lampe de chevet, Martial se dit qu'à part la veilleuse du gardien, il ne devait pas y avoir de lumière à des kilomètres à la ronde. Ils se serrèrent très fort l'un contre l'autre.

Il en fut ainsi jusqu'au 23 mars. Le temps s'était un peu amélioré, c'est-à-dire qu'il ne pleuvait plus qu'un jour sur deux. Par trois fois ils avaient profité de ces accalmies alternées pour se rendre en ville et à la mer car, bien sûr, le portail avait été réparé. La plage était déserte. Ils avaient marché sans effort, grisés par le vent qui les portait toujours plus loin, toujours plus loin... Ils se sentaient en pleine forme. En revanche, le retour s'avéra nettement plus laborieux car le vent leur était à présent contraire. Courbés en deux, le front appuyé aux embruns, aveuglés par le sable qui leur criblait le visage, ils peinèrent une éternité dans le sable mou. Quand enfin ils retrouvèrent leur voiture, le sang leur battait aux tempes, les yeux leur sortaient de la tête et leur cœur battait un rythme de samba. Ils n'avaient pas pu échanger le moindre mot pendant de longues minutes. Le vent leur avait joué le chant des sirènes à l'aller et celui du cygne au retour. Ils devaient garder un certain malaise de cette aventure, comme s'ils avaient évité de justesse un naufrage fatal. Ils n'étaient plus retournés sur la plage.

Les étagères au-dessus de la planche à repasser étaient depuis longtemps fixées et même ornées au pourtour d'un coquet volant en tissu provençal du plus bel effet.

De nouvelles choses étaient apparues, tel ce lampadaire en fer forgé acheté une fortune chez un

artisan d'art gitan, ou le porte-revues design en plastique moulé transparent, sans parler de cette marine cauchemardesque représentant une goélette prise dans la tempête. Si on était sujet au mal de mer il était recommandé de ne pas la regarder plus de trente secondes.

Sinon, la télé, les livres, comme on s'occupe en convalescence. Ils avaient inventé un jeu, le « jeu des voisins ». M. Flesh leur avait confirmé par deux fois la venue prochaine d'un autre couple de résidents. Non, il ne connaissait pas leur nom, ne savait pas d'où ils venaient ; « des gens comme vous, probablement ». Cette comparaison ambiguë les avait rendus perplexes, c'était quoi, des gens comme eux?... De là, ils s'étaient amusés à revêtir leurs futurs voisins d'une multitude de personnalités selon leur fantaisie.

— Ils s'appellent Schwob, il est petit et elle est énorme.

— Ils sont Noirs.

— Végétariens.

— Ils ont été en Chine.

Ce qui fait que bien avant leur arrivée, leurs voisins ne leur étaient plus tout à fait inconnus. M. et Mme Sudre vivaient déjà un peu avec eux. À mesure que les jours passaient, ils les attendaient comme on attend Noël, l'excitation grandissait. Et puis ce jour arriva, et ce jour-là, on ne regarda pas la télévision. Un énorme camion frappé du sigle

des Déménageurs Bretons, précédé d'un coupé Mercedes gris métallisé en parfaite harmonie avec la couleur du ciel, arriva sur le coup de 9 heures.

Odette débarrassait la table du petit déjeuner et Martial épluchait les petites annonces de la presse locale, passion qu'il s'était découverte récemment.

— Oh, les voilà !

Martial leva les yeux de son journal et se tourna vers la fenêtre devant laquelle son épouse, le plateau dans les mains, semblait sous l'effet d'une vision mystique. Le camion et la voiture se garèrent de l'autre côté de la voie centrale, tout au bout, près de la piscine. C'était un jour sans pluie si bien qu'ils purent constater de visu l'irréfutable existence des nouveaux arrivants. Ils les virent descendre de l'élégant coupé, la femme étonnamment jeune, sa silhouette en tout cas, cheveux blonds, jean moulant, l'homme, élancé, portant un jogging aux couleurs vives. Il avait même des cheveux. Noirs, très noirs. Martial surprit une brève crispation au coin de la bouche d'Odette ce qui révélait chez elle une certaine contrariété. Martial passa son bras sur ses épaules.

— Tu vois, on peut imaginer mille choses, c'est encore autre chose qui arrive.

— Ils ont l'air bien jeune pour s'installer ici.

— Attends, on est loin... Faut les voir de plus près.

— Il faudra aller se présenter.

— Bien sûr, mais pas maintenant, plus tard.

À présent qu'ils en avaient une image, même approximative, ils s'aventurèrent à pousser plus loin leurs investigations.

— Profession ?

— Lui... dentiste ou chirurgien, quelque chose dans le médical.

— Pourquoi ?

— Il a belle allure, sportif, en bonne santé.

— Ce n'est pas parce qu'on est en bonne santé qu'on est dans le médical!... Et elle ?

— Dans la coiffure, ou plutôt la parfumerie. Vendeuse, quoi. À toi.

— Lui... Au fond, je m'en fiche. On verra bien.

— Tu triches !

— C'est vrai. Maintenant que je les ai vus, ils ne m'intéressent plus.

— menteur ! T'as perdu, c'est à toi de ranger la vaisselle!... Martial, viens voir!... ils ont un piano !

— Un piano ?

— Oui, je viens de le voir passer, un piano blanc.

— Un piano blanc... À ton avis, c'est elle ou lui qui en joue ?

— Tu m'as dit qu'ils ne t'intéressaient plus !

— Oui, mais un piano, ça change tout, surtout un piano blanc.

Toute la journée on échafauda des hypothèses aussi variées que contradictoires autour de l'instrument qui finit par prendre à leurs yeux

l'importance d'une tierce personne. Sur un point ils étaient d'accord ; on ne peut pas jouer de classique sur un piano blanc.

— On devrait peut-être se présenter avant la nuit, tu ne crois pas ?

— Tu as raison, je me change et on y va.

— On ne va pas à un cocktail, tu es très bien comme ça.

— Tu plaisantes ! On dirait une souillon. Cinq minutes.

Vingt minutes plus tard ils remontaient l'allée centrale bras dessus bras dessous vers une maison éclairée et ça faisait chaud au cœur. C'était quand même curieux ces maisons identiques, on avait l'impression de sonner chez soi. C'est l'homme qui ouvrit. Simultanément la porte dévoila un amoncellement de cartons dans l'entrée et les lèvres du voisin deux rangées de dents invraisemblablement blanches et régulières.

— Oui ?

— Bonsoir, euh... nous sommes vos voisins, la maison là-bas, avec la lumière. Martial Sudre et mon épouse, Odette.

Le sourire de l'homme qu'on aurait pu croire à son maximum s'agrandit jusqu'à la démesure.

— Enchanté, Maxime Node et... Marlène !... Marlène, ce sont nos voisins !...



La silhouette de jeune fille de Mme Node se profila au bout du couloir mais les quelques mètres qu'elle parcourut main tendue jusqu'à l'entrée la chargèrent d'un poids d'années conséquent. Elle était bien svelte et mince, mais sa peau tavelée et sans doute maintes fois liftées lui donnait l'apparence d'une petite pomme reinette flétrie.

— Comme c'est gentil!... Marlène, enchantée...

C'était extraordinaire, Maxime Node pouvait parler sans se départir de cette espèce de calendrier d'ivoire qui lui barrait le visage.

— Alors, comme ça, vous êtes les premiers?

— Eh oui, il en faut.

— Et... Vous vous plaisez ici?

— Oh oui! Quel calme!... Il n'a pas fait très beau mais c'est la saison qui veut ça.

— Bien sûr. De toute façon, il a fait un temps pourri partout, cette année.

Ils échangèrent les banalités d'usage pendant un petit quart d'heure en s'observant les uns les autres du coin de l'œil avec l'acuité du naturaliste découvrant une espèce inconnue.

— ... et puis il y a énormément de choses très intéressantes à visiter dans la région, des églises, la plage... Enfin, nous aurons le temps d'en parler, nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps, les déménagements, on sait ce que c'est! Eh bien bonsoir, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas, la maison allumée, là-bas.

— Certainement, à bientôt !

Martial et Odette regagnèrent leur foyer main dans la main, pareils à des enfants revenant d'un premier jour d'école. Odette semblait soulagée.

— Tu avais raison, il fallait voir de près. Elle a au moins soixante-dix ans, cette femme-là.

— Lui aussi a quelques heures de vol. Je n'y crois pas un instant à ses cheveux aile de corbeau, pas plus qu'à ses dents !

— Cela dit, ils ont l'air sympathique, souriant.

— Surtout lui ! Ma parole, il fait de la pub pour son dentiste !

— Martial !...

C'est en pouffant de rire qu'ils poussèrent la porte de leur maison et, pour la première fois, elle leur parut chaude et douillette, habitée. Ils ouvrirent une demi-bouteille de champagne et une boîte de foie gras.

Le ciel était d'un bleu incontestable. Pas le moindre flocon de nuage à l'horizon. Même si le fond de l'air était encore frais et nécessitait le port d'une petite laine, Martial et Odette avaient décidé de prendre le petit déjeuner sur la terrasse. C'était la